

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32 Avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche.

Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage et frappa porte gauche.

A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin je vous attendais ! »

\*\*\*\*\*

Elle, c'était moi, Perrine. Je puis aujourd'hui vous conter cet événement qui continue de me troubler.

Oui, il faisait froid, nous étions dans la première semaine de janvier, les routes gelées, les transports difficiles ; les habitants essayaient de gérer au mieux cette période hivernale particulièrement intense.

Jeannette, ma patiente allait mieux, une visite mensuelle suffisait à présent. Pourquoi m'être arrêtée au 4ème étage ? Sans doute mon corps et mon esprit supportaient moins facilement le surplus d'énergie nécessaire pour vaincre les éléments extérieurs.

Ce timbre de voix me surprit, car, à première vue, je ne réalisais pas me situer chez quelqu'un d'autre que chez ma Jeannette ; aussi je poussais la porte ...

Un vieil homme était là, pâle, assis mollement, il me dévisageait de ses yeux sombres enfoncés au fond de ses orbites creusées comme des cavernes jumelles ; sa chevelure blanche et gominée rajoutait un air de gravité à ce tableau vivant. Il m'invita à m'asseoir sur le fauteuil de cuir défraîchi installé un peu loin de la table.

– Asseyez-vous madame ! insista-t-il en désignant l'emplacement qu'il me dédiait.

J'obtempérais et me préparais à lui donner les explications sur mon intrusion surprise dans sa demeure, mais il me précéda.

– Si je vous ai fait venir ...

A cet instant, la sonnerie du téléphone retentit. Le combiné se situait dans le couloir entre la salle à manger et la cuisine ; il devait s'agir du modèle classique en bakélite noir placé généralement à cet endroit. Contrainte par la force de mon intrusion accidentelle, je me sentis obligée d'attendre un peu, la politesse s'imposait en cette circonstance.

J'observais à présent à loisir l'appartement de mon hôte ; rien à voir avec celui de Jeannette juste au-dessus qui présentait un modernisme et un confort supérieur. Aux murs, une grande glace dont certains endroits manquaient d'étamage. Par projection, je pouvais deviner le reflet d'un militaire, un proche sans doute, cet ancêtre supposé portait une série de médailles qui, dans mon esprit, ressemblaient à une famille d'hirondelles perchées sur un fil et cela me fit sourire.

Mon regard s'était déplacé vers un tableau un peu trop dans l'ombre à mon goût - tout ce qui relève de l'art attire mon attention - je constatais qu'il était de bonne facture et la signature connue ; pour mon vieux Monsieur, le sujet de cette scène de soldats trinquant avant de partir au front devait faire partie du trésor fondamental de sa famille.

Le plus désolant dans cette pièce et qui la rendait d'une grande tristesse consistait en la place laissée libre par l'absence de deux autres tableaux définis par deux emplacements étrangement vides, ayant gardé leurs coloris, tandis que les tapisseries initiales délavées par l'effet du soleil révélaient le contraste saisissant.

Des bribes de conversations me parvenaient de temps en temps ; je compris que cet échange n'avait rien d'amical :

- Pourquoi ne vous êtes-vous pas déplacé vous-même ?
- Qui me prouve que ce bilan représente la valeur annoncée ?
- Vous connaissez ma santé et mon âge, vous jouez là-dessus !
- Vous ne m'aurez pas comme cela !

C'en était trop ! J'allais jusqu'à imaginer qu'un tel énervement pouvait être fatal au vieux Monsieur. Pour moi, il devenait urgent de quitter cet appartement, de monter au 5ème où mes affaires, les vraies, celles pour lesquelles j'avais mission, m'attendaient.

Par correction, je sortis de ma sacoche mon papier à entête et en gros caractères écrivit : « Je reviens tout de suite, je dois visiter une patiente à l'étage supérieur ». Je disposais mon message bien en évidence sur le bureau et d'un pas rapide pris la décision de quitter ce piège dans lequel je m'étais fourvoyée.

D'un geste, mon interlocuteur me demanda d'attendre, je feignis de ne pas le voir et prestement sortis puis montais libérée en lâchant un ouf de soulagement.

Jeannette, ma patiente, me reçut tout sourire. Depuis le temps que nous nous connaissions, elle avait créé une sorte de rituel. Ce rendez-vous mensuel, toujours le 3ème lundi de chaque mois à 9h15, toujours le café déjà en route, toujours la porte ouverte, le chat enfermé dans sa cage aux barreaux d'osier, toujours les choses sérieuses d'abord: la pique, la prise de tension, puis la

conversation détente agrémentée de ce petit noir et d'un biscuit au chocolat.

- Un peu de retard aujourd'hui docteur, vous ne m'avez pas habituée !
- Oui, j'ai eu un léger empêchement, vous savez, avec ce temps d'hiver !

Je n'osais lui avouer ma malencontreuse erreur d'aiguillage. Jeannette non plus ne remarqua pas mon léger tremblement lors de l'entrée de l'aiguille dans son bras.

Soudain, de l'étage du dessous, nous entendîmes comme des cris rageurs. Mon amie intervint :

- Nous ne devons pas nous inquiéter, le résident du 4ème passe sa crise ; depuis quelques semaines, il est super agité ! Il a perdu sa femme et a du mal à s'en remettre. Je sais qu'il est vraiment très malheureux ; je crois qu'il recherche un autre logement dans un rez-de-chaussée à défaut d'une place dans un foyer pour personnes âgées.

Je ne soufflais mot à Jeannette, mais je me félicitais du message laissé. La déontologie passe par la discrétion et les secours aux plus faibles.

Cette visite terminée, je descendis les dix marches de l'escalier et, à nouveau, frappai à la porte avec quelques appréhensions. J'entendis les pas traînants sur le plancher. Le vieil homme rouvrit.

- Voyez, je ne vous ai pas oublié Monsieur, je suis là, j'ai dû partir car j'avais rendez-vous avec Jeannette la locataire d'en-haut comme je vous l'avais indiqué !

L'ancien parut un peu plus calme et me questionna :

- Je ne comprends pas ! Vous n'êtes pas de l'agence ?
- Mais non, je suis docteur en médecine et, par inadvertance j'ai sonné chez vous ! Je vous prie donc de m'excuser pour avoir été à l'origine de ce quiproquo.

Le vieux monsieur marmonnait dans sa moustache. Etait-il perturbé par mon récit ou par l'appel téléphonique de ce matin ? Il renchérit :

- J'ai cru un moment que vous apparteniez à l'agence, vous savez, ils ont diverses façons de venir à bout des vieux !

Ma réponse fut formelle :

- Je ne veux pas connaître vos affaires ? Monsieur, seul cela vous regarde, je ne suis ni notaire, ni avocat. Je m'occupe seulement de médecine, et, pour me faire pardonner d'être entrée dans votre intimité ? Je puis juste vous ausculter et prendre votre tension artérielle ;

je pense que ceci serait utile après les émotions que nous nous sommes données.

Après quelques hésitations, il comprit ma bonne volonté et accepta cette proposition.

17/9 indiqua l'aiguille du tensiomètre. Je fus frappée, en soulevant sa manche, de voir sur sa peau fripée une série de petits chiffres de couleur bleu-violet.

Je le saluais en lui répétant un dernier conseil : « -Surtout reposez-vous bien ! Si quelqu'un vous importune encore au téléphone, ne répondez pas ! Ce n'est pas ainsi que l'on traite les affaires avec une personne de votre âge. »

J'avais rangé cette rencontre dans un coin de ma mémoire jusqu'au moment où un article de mon quotidien attira mon attention :

- « Rue du Manoir à M... .... une affaire émeut le quartier : un ancien déporté juif se fait escroquer par deux individus se réclamant de l'office chargé de la restitution des valeurs spoliées pendant la seconde guerre mondiale. »

A présent, je m'interroge souvent sur les protections de la société envers les plus faibles.

Les FAITS D HIVERS sont aux portes de nos villages et leurs morsures cruelles.

\*\*\*\*\*